

DISCOURS ÉLECTRONIQUES ET AFFICHAGE URBAIN À DOUALA : ARTICULATIONS ET CONSIDÉRATIONS ÉPISTÉMOLOGIQUES

Valentin Feussi

Université François Rabelais de Tours / 4246 PREFics-DYNADIV

« Quand la révolution numérique n'est plus virtuelle ... », tel est le titre d'un article de Laurent Sorbier publié dans le numéro du mois de mai 2006 de la revue *Esprit*. Dans cette réflexion, l'auteur s'insurge contre le discours qui accompagne l'avènement des TIC (technologies de l'information et de la communication) présentées comme une révolution numérique (Chantepie et Le Diberder, 2005) à travers des arrières plans messianiques. Ces derniers sont inspirés de représentations dominantes qui réservent une place centrale à l'information et aux différentes technologies qui la construisent. En Afrique francophone, les médias subissent cette influence des TIC et essaient de s'adapter à la « modernité » grâce à des techniques comme la numérisation et la digitalisation des ressources. Les régies publicitaires vont particulièrement exploiter ces modalités de communication en inondant les rues des villes de messages commerciaux qui s'inscrivent dans des stratégies de marketing.

La relation entre les écrits électroniques et l'affichage urbain n'est pas nouvelle puisqu'elle s'inscrit, sur un plan processuel, dans la suite des travaux de la sociologie de Chicago (Coulon, 1992). Plus spécifiquement en sociolinguistique, elle a fait l'objet de réflexions structurées à travers les réseaux du *linguistic landscape* (Hélot et al, 2013) ou bien de la sociolinguistique urbaine (Bulot, 2002, 2008), travaux qui sont en partie centrés sur une problématisation de facettes de la culture urbaine (Grafmeyer et Isaac, 1979). Ces réflexions partagent un axiome : la prise en compte de spécificités identitaires dans la constitution des territoires, lesquels portent des valeurs symboliques révélées par des stratégies de mise en mots de la diversité sociale et linguistique. Dans la présente réflexion, je voudrais appréhender cette diversité selon des perspectives herméneutiques avec comme principales figures Ricœur (2010) et Gadamer (1976). Elles permettent de reconsidérer les représentations dominantes du discours électronique, en proposant en ce sens un regard ontologique. Pour le faire, focalisons la réflexion sur des situations camerounaises où des enquêtes ont été effectuées par prélèvement de corpus non sollicités dans une logique que j'ai proposée depuis Feussi (2006).

On pourra ainsi comprendre les influences réciproques entre écrits électroniques et affichage urbain dans les pratiques sociolangagières. Mon objectif dans cette réflexion sera ainsi de mettre en perspective différentes formes d'affichages explicites, pour les considérer par la suite comme procédés de spectacularisation de rapports aux français¹ et des modalités d'analyse de la variation linguistique. Nous comprendrons en ce sens que les processus de

¹ Dès lors qu'on adopte une perspective de l'appropriation, le français en tant que langue devient diversifié et tellement atomisé dans les usages qu'on peut considérer que seule l'expérience traduite et explicitée dans chaque usage pourrait légitimer la validité du pôle de français (Feussi, 2006) vers lequel on s'oriente. Or ces orientations sont presque toujours intentionnelles. De ce point de vue, il devient tout à fait cohérent de proposer une projection dans le monde à partir de plusieurs français.

production des langues affichés dans l'espace ne s'éloignent pas tant que cela de pratiques ordinaires qui se veulent particulièrement expérientielles.

1. Discours électroniques et affichage urbain : quels phénomènes linguistiques ?

Dans la même perspective que Sorbier (2006), Vial (2013) regrette que les réseaux prennent une place centrale au cœur de notre quotidien et que le numérique soit perçu comme une des principales clés majeures d'explication de nos sociétés complexes. Les questions principales visent dès lors à problématiser l'émergence de perspectives nouvelles en lien avec les innovations permanentes des TIC. Sur le plan sociolinguistique, cela est représenté par l'apparition de nouvelles formes d'affichage des langues dont quelques exemples ont été les écrits SMS (Panckhurst, 2007) ou bien des graphies innovantes (Feussi, 2007 ; Féral, 2007). La publicité, qui prend désormais une place centrale dans la perception de la ville par l'affichage, s'approprie de plus en plus ces phénomènes pour revendiquer une adhésion aux valeurs dominantes de la modernité, notamment à travers les usages de langues.

Le lien entre affichage urbain et différentes modalités de communication (commerciale) se matérialise le plus souvent grâce à des éléments de marquage (Bulot et Veschambre, 2006) qui, sur un plan plus étroit, sont autant de traces d'appropriation de l'espace qui montrent que les espaces urbains participent de dynamiques de constructions sociales. Elles révèlent différentes matérialisations de projections intentionnelles qui participent en même temps de représentations de la ville, de la rue, des langues, et qui structurent les processus de construction d'identités aux enjeux symboliques

Les discours électroniques qui inondent l'affichage urbain vont s'inscrire dans une dynamique similaire. En effet, des unités lexicales inspirées des TIC paraissent éloquentes pour traduire des relations entre villes, technologies modernes et langues, comme on peut le remarquer sur quelques exemples du corpus produit lors de mes enquêtes.

Prenons comme exemple un extrait (*vodafone.com*) de cette image en (1).

(1)



Il renvoie à la raison sociale d'une petite entreprise de vente de produits des technologies et électroniques qui joue avec l'image positive qu'on a localement du groupe britannique de renommée internationale *Vodafone*, spécialisé notamment dans la commercialisation de produits des télécommunications.

Continuons notre réflexion en nous tournant cette fois-ci vers les affiches en (2), qui soulèvent par contre des questions quant aux connotations ainsi projetées ou bien qui en émergent. Si nous nous intéressons aux lexies utilisées (« facebook », « connexion », « mozilla »), nous pouvons relever qu'elles partagent l'idée de la rencontre. Dans les usages électroniques en effet, « facebook » désigne un réseau social à travers lequel différents participants échangent des informations de natures différentes. Dans la même perspective, le terme « connexion » est une liaison étroite, un enchaînement entre des phénomènes ou des idées portées par des internautes, alors que « mozilla » désigne un navigateur web qui permet de communiquer suivant des réseaux. Parce qu'elles portent en elles l'idée de retrouvailles, de rendez-vous, les différents communicateurs peuvent les exploiter sur des enseignes désignant des « bars »/« cafés », lieux par excellence de rencontres entre jeunes et citadins de couches sociales différentes.

(2)



Le cadre spatial de production de ces images permet de comprendre les rapports à l'électronique. Il s'agit des alentours de l'université de Douala, où les activités les plus prolifiques s'articulent autour de reproductions de documents (photocopie, scanning), téléphonie et internet (dans des cyber-cafés). En même temps, on ne sera pas surpris d'y rencontrer des jeunes qui se mettent ensemble, ne serait-ce que le temps d'une soirée, pour discuter de leurs idées, les confronter, pour effectuer des bilans de travaux pour la production de dossiers afin de valider des cours. Dans la même logique, ces rencontres peuvent déboucher sur des relations durables qui seront amicales et amoureuses. C'est dire que ces espaces permettent

des mises en relation avec des finalités multiples et non nécessairement prévisibles. Si le vocabulaire de la communication électronique écrite s'applique également aux commerces sur ce site, il paraît évident que cela révèle en même temps des représentations que les concepteurs de ces affiches, de même que leurs clients, ont des outils électroniques. Ces choix, dont les finalités seraient principalement économiques pour les communicateurs, faciliteraient les rencontres nécessaires dans la vie (estudiantine). Ils participent de ce fait, et cela très globalement, à une industrialisation de la communication qui surfe en partie sur les prétendues mutations technologiques qui inscrivent les outils techniques considérés, et leurs utilisateurs, dans un cadre moderne (j'y reviens *infra*).

Sur le plan linguistique, cette influence des outils électroniques sera également palpable, comme on peut l'observer sur des supports non sollicités très présents dans les stratégies commerciales sous forme d'annonces, avec des textes et images parfois reproduits sur des affiches publicitaires. Parfois aussi, les textes défilent sous les images des émissions de télévision. En (3) ci-dessous, quelques illustrations de cette forme de communication. Il s'agit d'affiches ou de panneaux publicitaires filmés à Douala et d'une reproduction de flyers produits dans l'optique de promouvoir une soirée ou un événement particulier à finalité commerciale.

(3)



(3.1)



(3.2)

Avec la dream team L'aprem du ça me dit Pass 1000 fres ² "NO DREAM TEAM, NO BRINGUE"	Entre amis, on partage tout! Me2u³ Transfert de Crédit
--	--

(3.3)

Nous pouvons y observer des phénomènes décrits ailleurs (Féral, 2007 ; Feussi, 2008) sans que la référence soit la communication électronique. Il s'agit de graphies avec notamment

- des abréviations:
 - o « yo » (*salut*) - 3.2
 - o « aprem » - 3.3 ;
- une transcription phonétique: « t ki » (*t'es qui ?*) – 3.2
- la transcription numérique :
 - o « 1 » - 3.1
 - o « 2 » - 3.2
 - o « 1000 » - 3.3 ;
- une graphie ambiguë qui :
 - o fait simultanément appel à deux langues : « Me2u » (de l'anglais « me » + « to » + « you » mais en même temps le chiffre « 2 » ne s'écrira pas différemment en français) – 3.2;
 - o ou bien convoque deux modalités d'écriture : « kdo » (*cadeau*) se construit à partir de la lettre⁴ « k » et de la transcription phonétique [do] ; sa forme plurielle accepte d'ailleurs la marque grammaticale « s » - 3.1 ;
- un calembour : « ça me dit » (*samedi*) – 3.2 ;

² « Avec l'équipe de rêve, l'après-midi du samedi, l'entrée sera de 1000 FCFA.

³ De l'anglais « me » + « to » + « you ».

⁴ Le son [k] aurait produit une autre sonorité.

- la siglaison (« PM » - *petit modèle*) sur l'affiche qui propose des lots à gagner pour un jeu-concours – 3.1.

Je voudrais surtout argumenter que contrairement à ce que Chantepie et Le Diberder (2005) appellent révolution numérique, ces modes de catégorisation ne sont pas vraiment spectaculaires / nouvelles comme cela a tendance à être présenté dans la recherche (pour un exemple parmi d'autres, Ksenya (2007) qui considère le clavardage comme une activité suffisante pour comprendre les sens élaborés par différents participants à une interaction électronique). Une observation d'échanges électroniques dans différents espaces (forums, blogs) révèle des formalisations linguistiques similaires. Prenons l'exemple de ce « post » de Sabata (02 novembre 2008) sur mboablog⁵ :

Bsr "Mboa"! cher blogueurs g n peu pavou lôm à "nkolo" le 1/2 pain-jazz est devenu trop chèr.vous savez prqw? vous alé m dir non! prtant vous knowé:avant qd tu avait tes 100,on t servè ton 1/2 pain avc tes 4 cuillères jazz.mais maintnant,cè cho! si tu tatik bindih go qwat tu vera toi mm, tu honte de es 100!tu sais,qd la criz financière du state se mêle dja à la criz alimentaire.g san q on ora mm plus c 1/2 pain-jazz,on va finalmt nous servir l'huile du jazz,s'il en ora mm 7 huil tant aimé des gars de "nkolo" a bi tât les gars! cè coe ça chénoù ici!!!⁶

Dans une description linguistique de cet énoncé, on pourrait organiser les phénomènes présentés à partir d'entrées comme le montre le tableau ci-dessous. Cependant, certaines de ces unités formelles sont par endroit concurrentes. C'est ainsi que le phonétisme de « 100 » et « san » peut prêter à confusion. Parfois aussi, la transcription peut être ambiguë dès lors que nous nous référons à des langues concurrentes dans le même énoncé (voir les exemples déjà relevés par Féral (2006) de « do » (*argent* = abréviation de « dollar ») et de « do » (*faire* = de l'anglais « do »). Mais là n'est pas l'objet de notre propos dans cette communication. Il serait plus pertinent de s'interroger sur les différents enjeux de ces formes d'affichage qui montrent une prétendue influence des nouveaux médias sociaux sur les socialités urbaines sous l'angle de l'affichage en particulier.

⁵ Voir www.mboablog.com dans la rubrique *Divers du Kwat* dans laquelle chaque blogueur peut prendre la parole et raconter un événement / phénomène particulier à son quartier.

⁶ Traduction : *les amis du quartier, bonsoir! Chers blogueurs, je ne peux vous tromper dans le secteur : le demi pain accompagné d'un plat de haricot est devenu très cher. Savez-vous pourquoi ? Vous allez certainement me répondre par la négative. Pourtant vous savez qu'avant, le même plat (avec 4 cuillères de haricot) coûtait 100 FCFA. C'est très difficile actuellement. Si tu dragues une fille du quartier, tu verras toi-même, tu auras honte de tes 100 FCFA. Tu sais, parce que la crise financière au niveau national se double de crise alimentaire, j'ai l'impression qu'on n'aura même plus accès au demi pain au haricot ; on va finir par se contenter de l'huile du plat de haricot si seulement on réussit à avoir cette huile tant aimée des gars du quartier. C'est comme ça chez nous.*

la transcription phonétique		« n » (<i>ne</i>) - « alé m dir » (<i>allez me dire</i>) - « t » (<i>te</i>) - « san » (<i>sans</i>) - « ora » (<i>aura</i>)	
les transcriptions graphiques	francisante	phono-logisante	- « criz » (<i>crise</i>) - « cè cho » (<i>c'est chaud</i>) - « chèr » (<i>cher</i>) - « g » : « g san q » / (<i>je sens que</i>) / « g n peu pavou lôm » (<i>je ne peux pas vous tromper</i>)
		autres	« mm » (<i>même</i>) - « dja » (<i>déjà</i>) - « chènou » (<i>chez-nous</i>)
	anglicisante	« state »	
	francanglisante ⁷	« knowé » (<i>knowez - savez</i>) - « tatik » (<i>calculer</i>)	
les abréviations		« Bsr » (<i>bonsoir</i>) - « prtant » (<i>pourtant</i>) - « pa » (<i>pas</i>) - prqw » (<i>pourquoi</i>) - « qd » (<i>quand</i>) - « coe » (<i>comme</i>)	
les transcriptions numériques		« 1/2 » - « 100 » - « 4 »	

2. Signalétiques et marquages : quels enjeux ?

Appréhender les enjeux de cette articulation des écrits électroniques et de l'affichage urbain participe des stratégies publicitaires. En ce sens, l'idée c'est de pouvoir exercer une influence sur le locuteur, le citoyen, en orientant ses choix de consommation et de distraction. Nous pouvons de ce fait considérer que les différents phénomènes décrits jusque-là sont des éléments de signalétiques, c'est-à-dire des « traces qui permettent à un individu de s'orienter dans l'espace social/sociolinguistique » (Bulot, 2002). Elles orientent dès lors sur des enjeux qui ne renvoient plus seulement aux destinataires, mais en disent également long sur les compétences des propriétaires des entreprises ainsi affichées, et par extension sur les populations des zones étudiées. Parmi ces enjeux, on peut ainsi en dégager qui seront :

- linguistiques et techniques : des compétences dans les outils électroniques en plus de la capacité à manipuler l'écrit ; de ce point de vue, la capacité à exploiter cette graphie « nouvelle » est également à mettre à l'actif du communicateur, les ressources techniques (ordinateurs, téléphones) étant de plus en plus sophistiqués ;
- identitaires : revendication de son arrimage à la modernité caractérisée par une instabilité éblouissante et de la proximité avec les innovations et les usages du numérique (qui change avec une vitesse exponentielle) qui sont surtout des groupes de jeunes (ou représentés comme tels) ;
- économiques : ventes, développement de relations privilégiées avec des clients. En effet, la présence des formes linguistiques caractéristiques des TIC dans les enseignes vise à diffuser des informations vers les consommateurs, grâce à une exhibition d'événements ou d'actions présentées comme inédites et réputées.

⁷ Du francanglais (Feussi, 2008).

Ces traces équivalent finalement à des manœuvres de spectacularisation de phénomènes pourtant triviaux, dans le but d'accroître sa clientèle en ciblant les jeunes en particulier et en insistant sur l'image qu'on revendiquerait en s'y invitant : on serait un homme/une femme moderne, au fait des récentes évolutions technologiques qui font le monde. C'est dans la même logique qu'il faut comprendre la présence de plus en plus croissante à Douala et dans d'autres villes camerounaises de l'affichage publicitaire interactif arrivé plus récemment dans le paysage urbain au Cameroun. Il s'agit alors d'un dispositif de communication digitale qui fait défiler, sur un écran installé en bordure de rue à la façon d'un panneau publicitaire géant, de slogans ou autres messages. L'objectif, une fois de plus, est d'influencer la perception et les comportements des passants et éventuels consommateurs des produits ainsi vantés.

Ces stratégies permettent de contourner le caractère figé des affiches et de multiplier les représentations du même produit ou bien de rappeler de façon répétitive la liste des produits commercialisés. La répétition est en effet considérée comme une figure majeure de la rhétorique publicitaire, puisque l'intention c'est de persuader. Pourtant, comme le remarque Romero (2011 : 16), il ne faut pas oublier qu'après d'un public averti, la répétition est vue comme « manipulatrice, lorsque l'on a conscience de ses effets psychologiques » ; « obsolète, « ringarde », faisant recette à l'époque de la « réclame » » ; « d'efficacité limitée aux produits dits « à faible implication » (c'est-à-dire pour lesquels on ne réfléchit ni ne compare pas énormément avant d'acheter), ne requérant pas une argumentation sophistiquée ». Les publics, généralement « naïfs », succombent ainsi aux manipulations des annonceurs, qui transforment ainsi les consommateurs en véritables ambassadeurs de la marque.

Les éléments d'affichage participent de ce fait à un « concert polyphonique » des discours, formes de matérialisation de « ces voix qui, d'une part manifestent des positionnements, des identités, des appropriations et des ancrages spatiaux et qui d'autre part, ne sont pas égales entre elles » (Mondada, 2003 : 13). Comme nous le constatons, ces traces sont iconiques et linguistiques et mêlent plusieurs modalités discursives en concurrence (l'économique, l'identitaire, le représentationnel) dans la gestion des espaces. Une lecture de Bulot et Veschambre (2006) montre dans le même sens que toute perception de l'espace s'inscrit nécessairement dans un processus de « légitimation de son occupation, de sa revendication, autrement dit d'identification ».

Au fond, l'impact des TIC portent peut-être sur la transformation des icônes ou bien des événements de sens véhiculés pour le rendre plus facilement perceptible d'un point de vue visuel, émotionnel. Mais en même temps nous assistons à des processus de spectacularisation de ces formes. Si on se fie à la norme écrite, on dirait que ces éléments de marquage correspondent à une contestation des normes pré-établies (des langues et des pratiques sociales dans l'ensemble), ce qui, dans d'autres circonstances équivaut à un rejet, par les utilisateurs de ces outils, des effets négatifs de la distinction sociale (Bulot, 2008 : 34). Par contre, l'enquête révèle que cette différenciation ne se veut pas excluante. Au contraire, les rapports suggérés sont ceux d'un rapprochement entre tous les consommateurs possibles des produits ainsi vantés à la constitution d'un groupe, celui de consommateurs, et donc de produire un effet de solidarité groupale, qui se construit sur des phénomènes technologiques nouveaux et changeants avec comme conséquence sur un plan pragmatique un recrutement de consommateurs de produits commercialisés.

Il découle de cette analyse que les différents phénomènes sociolinguistiques rencontrés dans le paysage urbain à Douala ont des liens évidents avec les formes construites à partir des outils des technologies électroniques, qui permettent de donner à voir. Il est toutefois important de remarquer que cette posture relève de représentations dominantes construites sur des impensés, des postures qu'on ne questionne jamais. On pourrait pourtant considérer ces usages comme reflets d'une instabilité des processus de sémantisation, qui rappellent plutôt des contextes ordinaires de pluralité, caractérisée par la mobilité. Même si les différents signes affichés le sont pour des besoins très ponctuels (avec en arrière-plan l'idée de revendiquer le caractère moderne du discours élaboré/construit), il est surtout question, d'un point de vue sociolinguistique, de processus qui renvoient à de la diversité linguistique et culturelle, mais perçus selon un prisme qui vise à considérer les outils technologiques comme des « faitiches » (Latour, 1996). Dans ce sens, les compréhensions qu'en auraient les différents consommateurs/interprètes, même si on a l'impression qu'elles seraient convergentes, relèveraient de perspectives diversitaires en ce sens qu'elles sont des produits d'expériences humaines et donc instables. C'est ce que nous allons comprendre dans la partie qui suit.

3. Langues, technologies électroniques et affichage : processus de production du monde

Si nous partons de l'idée qu'en amont des préoccupations formelles, pour les locuteurs comme pour le linguiste, la priorité porte sur les questions de sens, nous placerons dès lors l'interprétation au centre de nos analyses. Cette perspective devenue ordinaire dans les sciences humaines en général n'épargne pas la linguistique. En effet, plusieurs spécialistes des sciences du langage revendiquent le « tournant herméneutique et plus largement de l'ouverture de la linguistique à l'interprétation » (Adam 2008 : 30). Comme nous allons le comprendre, les corpus affichés par les nouveaux médias sociaux permettent de vivre confortablement cette posture sans subir cette angoisse de devoir rendre compte de l'instabilité. De ce point de vue, le discours scientifique peut être interprété comme « des énoncés *sur* des énoncés, les siens aussi bien que ceux du sujet observé » (Devereux, 1980 : 55). Bien que certaines postures de cet ethno-psychanalyste soient critiquables⁸, il comprend l'implication des individus dans la construction de socialités. Cette relation a longtemps été problématisés en psychologie sociale, grâce à la notion de représentations sociales dont les langues sont des produits.

3.1 Des langues et des représentations

Cette notion de représentations paraît finalement centrale dans les productions qui jonchent les rues autour de l'université de Douala. Si nous l'appréhendons à partir de ses considérations fondatrices en psychologie sociale

⁸ Le postulat de recherche de Devereux (1980) est que le fonctionnement du psychisme et de l'inconscient sont universels, bien que ce soit dans un code culturel spécifique que s'expriment les maladies et que se déroulent les psychothérapies. Il paraît évident que la culture est considérée, ici, d'un point de vue essentialiste, ce que je ne partage pas du tout. En effet, l'identification d'une culture ne peut se limiter au code, c'est-à-dire à des systèmes sémiotiques manifestés par des signes.

(voir Jodelet, 1989) pour une bonne synthèse), un des éléments à mettre en relief c'est l'intention de l'interprète qui peut en même temps être le producteur des phénomènes analysés. En nous inspirant de Debono (sous presse), on comprendra alors qu'à chaque fois, elles révèlent une « visée pratique » (Jodelet, 1989), qu'elles constituent un « guide pour l'action » (Abric, 1994) mais surtout qu'elle « sert à agir sur le monde et sur autrui » (Roussiau et Bonardi, 2001). Cela conduit à penser que les différents écrits, images et modalités d'affichage révèlent plutôt des formes de projection vers autrui, des traductions qui indiquent alors que les représentations n'ont finalement de valeur que par rapport aux enjeux qu'elles révèlent. Ces enjeux sont en définitive des produits d'histoires particulières, des projections d'expériences de locuteurs/acteurs de la ville rendue cohérente par l'intention de l'interprète. Les langues affichées à l'oral ou bien à l'écrit fonctionnent de façon similaire, sans que ne soit revendiqué un contexte électronique.

Pour m'exprimer autrement, prenons l'exemple de l'enseigne en (4) pour comprendre l'importance des expériences dans les constructions de sens en cohérence avec ces formes. Elle représente un salon de coiffure (dans un quartier de Douala appelé Bépanda dans le secteur dénommé *l'An 2000*) dont l'image et le message sont construits sur l'ambiguïté de l'expression « IDEAL bÔTé ».

(4)



Quelles compréhensions de cette affiche ? Adoptons une entrée glossonymique. S'il n'y a pas de doute quant au français comme langue utilisée pour l'énoncé « trouvez votre style », la partie mise en valeur sur ce panneau peut être complexe dans l'interprétation. S'agit-il de l'anglais *ideal* ou bien du français *idéal* ? Il en est de même pour « bÔTé ». Initialement, j'ai vite pensé à une graphie qui rendrait ostensible le terme français *beauté*. Pourtant dans un entretien, la propriétaire me fait comprendre que pour elle, « bÔTé » réfère également à « bonjour » du lingala (*mboté na yo* - langue parlée en RDC - République Démocratique du Congo). Il s'agit alors pour elle de garder des liens avec la communauté des locuteurs du lingala, langue majoritairement parlée à Kinshasa (capitale de la RDC), ville où elle a effectué sa formation en tant que coiffeuse professionnelle. Sachant que l'anglais et le français sont les deux langues officielles du Cameroun, ce jeu graphique lui permet donc de jouer sur trois langues, de valoriser trois identités particulières et donc d'attirer dans son entreprise trois types de clients à la fois, ce qui permet *ipso facto* de remplir triplement la caisse.

Dans une logique similaire, les choix linguistiques et électroniques affichés ne sont pas souvent anodins, et ne dépendent pas exclusivement de signes affichés. Certes, comprendre ces signes sémiotiques revient à considérer un travail dont

l'impact est à la fois sociocognitif, affectif et conatif, mais il faut surtout se projeter dans l'idée que ces pratiques linguistiques sont surtout des déclencheurs de sens, dans un travail d'interprétation qui produit du sens à partir de va-et-vient entre des situations discursives traduisant des expériences du monde de l'interprète, fruits de parcours croisés qui permettent de comprendre et d'élaborer le monde. Les formes linguistiques ne sont qu'un aspect de cette situation plus vaste qui convoque des expériences tout aussi vastes des autres interprètes qu'on rencontre dans un parcours.

Voilà pourquoi on peut d'ailleurs appréhender l'espace et les langues comme des ressources qui sont à la fois matérielles et symboliques. Pour me recentrer sur la langue, elle a une valeur sociale puisque toute catégorisation de pratiques linguistiques a un objectif : produire un réel et l'afficher à travers un discours. Parce qu'« elle nous sert aussi à nous y situer et à nous y orienter » (Klinkenberg, 2001 : 16), la langue, dans les usages écrits et/ou oraux, s'apparente dans le fond à une construction du monde dont on peut facilement reconstituer les modalités si on considère une figure d'analogie et de substitution très présente dans les textes poétiques et régulièrement évoquées mais dont les potentialités sont souvent ignorées, la métaphore.

Pour mieux comprendre en quoi les choix langagiers des communicateurs relèvent de productions artefactuelles, pour continuer d'argumenter que l'espace et les langues restent au service d'un interprète, de ses projets et peuvent être manipulés en fonction de sa projection dans le monde, continuons de problématiser ces usages relevés lors de mes enquêtes en montrant le lien entre représentations et métaphores pour en dégager quelques conséquences épistémologiques qui ne peuvent être évacuées aussi naïvement que nous en avons l'habitude dans la recherche en sociolinguistique.

3.2 La métaphore, figure productive dans les usages électroniques / sociaux

3.2.1 Quelques constructions métaphoriques

Repartons des sens de certaines lexies présentées en (2) qui, en plus de leurs sens communs, sont projetées sur les panneaux et affiches publicitaires avec des objectifs précis comme le montre le tableau ci-dessous :

Lexie	Sens dénoté	Sens recherché
« connexion »	liaison électrique entre deux ou plusieurs éléments conducteurs	liaison étroite et enchaînement entre certaines choses, certains phénomènes, certaines idées
« mozilla »	navigateur web, système d'exploitation, une suite de logiciel dont le but est de mettre en relation des utilisateurs d'outils des NTICs	cadre, espace de retrouvailles et de partage
« facebook »	« service en ligne de réseautage social, qui permet à ses utilisateurs de publier du contenu et d'échanger des messages » (Wikipédia)	cadre de renforcement d'anciennes relations, de création de nouvelles, etc.

En fait, les sens de ces différentes lexies peuvent être diversement interprétés. Dans un contexte professionnel spécifique aux TIC, nous comprenons que le sens dénoté serait priorisé. Par contre dans une dynamique moins cloisonnée, nous assistons à une ouverture interprétative qui empêche toute anticipation de sens. L'interprète doit dès lors s'inspirer de son expérience croisée à celle vécue dans les enquêtes pour faire émerger des sens nouveaux, ou bien des sens rattachés à des constructions formelles inattendues (voir « bÔTé »). Pour paraphraser Devereux (1980), il s'agit globalement de comprendre que l'observateur doit se replacer au cœur du processus et considérer qu'il n'observe jamais que des réactions à ses propres observations, qu'il n'y a pas de données indépendantes de son travail d'observation. Plus précisément, les seules « données » dont dispose le chercheur sont constituées par ses propres réactions – « et c'est cela que je perçois » - aux réactions qu'il suscite.

En recourant à des références électroniques pour les exemples ci-dessus, on a l'impression que l'objectif des auteurs des enseignes est de rompre avec les pratiques habituelles. On se rend en effet compte que les sens les plus fréquemment rencontrés dès lors que ces termes sont convoqués ont changé. Cette variation sémantique serait pourtant considérée comme normale si nous admettons avec Gadamer (1976) que le monde se construit à partir d'« événements de sens » qui ne sont plus toujours prédictibles. Une dynamique féconde théoriquement et épistémologiquement consisterait à considérer avec Ricœur (2010 : 113) que « le texte libère sa signification de la tutelle de l'intention mentale ». Cette représentation réfère à la capacité imaginative et créatrice de la métaphore, aux potentialités sémantiques qui en appelle à l'interprétation du lecteur dans le processus d'élaboration de sens. C'est dire que les interprétations proposées ne dépendent donc pas des différents outils électroniques, mais de la capacité de l'interprète à produire du sens, en prenant appui sur son expérience plurielle. Cette dernière est mobilisée pour des modalités de sémantisation avec centration sur les différents enjeux qui motivent les significations ainsi proposées qui ne peuvent dès lors être détachées de l'histoire de l'interprète. Voilà par exemple comment on pourrait comprendre les processus de signification des néologismes divers qu'on rencontre dans les corpus électroniques : ce sont en fait des possibilités d'interprétations dont la réussite conduit à l'appropriation⁹ qui finit par agrandir la capacité de projection dans le monde de l'interprète.

3.2.2 Pour des sociolinguistiques de la réception ancrée sur les expériences

La mise en lien de ressources électroniques avec les pratiques de langues (le français particulièrement revendiqué dans mon corpus) a pour avantage de faciliter une chose en particulier : l'accentuation de phénomènes / compétences ordinaires (Vial, 2013) d'individus plurilingues à construire des langues au quotidien.

⁹ Le lien que j'établis entre interprétation et représentations peut se comprendre si on s'intéresse au processus de familiarisation de l'étrange tel que décrit par Jodelet (1989 : 56). Face à un « objet » étrange, insolite en effet, l'acteur social a besoin de se l'approprier afin de le comprendre, de le décrire (pour ce qui est du chercheur). Par un travail intellectuel qui permet de rapprocher le phénomène étrange à un aspect de son expérience, on parvient dès lors à un transfert du lointain vers le proche. Cette phase d'intériorisation s'achève avec la familiarisation (retoucher l'objet, ce qui permettrait par croisement avec d'autres objets existants de lui ôter toute sa dimension insolite).

Sur le plan sociolinguistique, on pourrait admettre l'idée que les catégorisations de discours en fonction de glossonymes (ou non) ne sont pas nécessairement stables. Pour rester sur l'exemple du français, parler du français dans ce contexte c'est donc tenir un discours que l'on considère comme du français, à condition toutefois que cette catégorisation soit légitimée par l'autre parlant. Si on valide cette perspective manifeste dans les pratiques et dans les représentations que rencontrent les chercheurs sur le plan électronique, la dynamique deviendrait dans ce cas plurilingue et le locuteur naviguerait entre des « langues » en fonction des sujets, des participants, de l'atmosphère¹⁰ de communication entre les participants, de l'image sociale qu'on voudrait afficher, des connaissances antérieures, des projets individuels. C'est d'ailleurs dans cette logique que Spaeth (2014 : 163) considère que la dynamique du français relève de phénomènes sociaux et historiques. Elle reprend ainsi une pensée plus ancienne de Humboldt qui affirme « les langues ne sont pas à proprement parler des moyens pour présenter une vérité déjà connue, mais au contraire, pour découvrir une vérité auparavant inconnue » (Humboldt, 2000 [1828] : 101). Autrement dit, toutes les interprétations possibles de la langue ne peuvent évacuer le côté inconnu qui devrait, désormais, participer de ce travail d'interprétation. Les rapports aux langues induiraient des rapports aux autres locuteurs parlants, à une altérité qui n'aura de sens que par rapport au sens qui y sera projeté par l'interprète en fonction de son histoire et de ses projets.

Dans les rues des villes au Cameroun, le français (comme toutes autres langues dans cette situation) apparaît ainsi comme un cadre de mise en relation en fonction de projets à courts / moyens / longs termes, sans nécessairement faire référence aux outils technologiques. Le comprendre reviendrait dès lors à problématiser des orientations reliées à des interprètes aux expériences variées. Il s'agit, sur le plan épistémologique, de focaliser sur une dynamique de l'instable qui deviendra pertinente si on interprète les différents produits affichés selon des points de vue plus situés et reliés aux parcours de vie de différents locuteurs. De cette façon, l'inconnu et la mobilité habituellement instabilisants pour certains chercheurs (qui privilégient des approches positivistes) seraient cohérents comme perspectives de réflexion et de compréhension des phénomènes sociolinguistiques. C'est pourquoi de mon point de vue, une sociolinguistique de la réception, qui donnera des chances de ne pas discriminer certains usages sociolangagiers (et les locuteurs avec) sans explicitation, apparaît comme un moteur utile de compréhension des dynamiques de langues et de sociétés. On se situerait en effet dans une approche plus humaine fondée sur des considérations théoriques transversales aux sciences humaines dans leur ensemble, même si on peut y accorder une place importante à l'histoire et à la philosophie, dans la théorisation sociolinguistique de phénomènes humains (instables, non entièrement contrôlables). Ces dernières années, cette voie se fait de plus en plus entendre en sociolinguistique avec les travaux de Robillard (2014, 2012, 2009, 2008) qui insiste sur une posture PH (phénoménologique et

¹⁰ Ce terme rappelle en partie les « tonalités » utilisées par Feussi et Robillard (à paraître) pour rendre compte des variations de français en francophonies. En effet, il permet de problématiser les phénomènes *recevoir le français* et *vivre en français* sachant que cela suppose la prise en compte de plusieurs autres personnes, langues, groupes, histoires. Cette proposition revient dès lors à postuler une interprétation historique des langues qui relèvent en fait des modalités situées, de perceptions et de projections dans le monde.

herméneutique) qui mobilise l'altérité comme modalité féconde de compréhension du monde. Cela repose sur une posture qui consiste à prendre la pluralité au sérieux, en en faisant une démarche scientifique mais surtout en ayant conscience qu'à la différence de ce à quoi peuvent conduire les outils technologique et l'idée que véhicule la « révolution numérique », on ne peut avoir de contrôle sur toutes les productions, l'homme ayant toujours un aspect d'inconnu et d'imprévisible. Dans cette logique qui implique que le singulier relève d'une perception d'un point de vue théorique, développer des sociolinguistiques de la réception revient *de facto* à valoriser, dans nos différentes réflexions, la part de l'inconnu, de l'humain.

Eléments de conclusion

Une certaine naïveté peut consister à s'en tenir aux temporalités de l'innovation technique pour dire qu'elles sont très rapides, à côté des modalités d'appropriations développées par l'homme, qui sont particulièrement lentes. De ce point de vue, l'homme n'aurait pas le temps de « digérer » ces mutations et d'effectuer ses choix, emprisonné dans l'illusion que la technologie l'aiderait à y voir clairement. C'est cette crédulité qui a conduit à certains discours laudateurs sur l'innovation et la consommation des TIC, accompagnées par des métadiscours de propagande industrielle et politique. Le refrain qui circule est qu'il faut être connecté et branché, vu que nous sommes actuellement dans une « société de l'information ». Dans cette logique, on comprend la cohérence d'une annonce¹¹ au Cameroun qui définit l'analphabète de XXIème siècle comme étant celui qui ne saura taper sur un clavier d'ordinateur. Ces discours d'encadrement sont encouragés et/ou élaborés par les organismes et autres institutions, soutenus bien sûr par les industriels. Ils forment une véritable idéologie et pour parler comme J. Ellul (dans Vitalis, 2007) un « terrorisme technologique » accompagnant le développement d'Internet. Cette posture conduit à négliger des dimensions humaines qui, sur le plan des langues, peuvent être plus fécondes que les orientations technologiques qui représentent certes un visage des potentialités humaines mais un aspect très partiel.

L'observation des éléments de corpus affichés sur le paysage à Douala au Cameroun met en évidence la nécessité de focaliser non pas sur les outils techniques pour comprendre la pertinence des éléments affichés, mais de comprendre ces derniers en fonction de phénomènes expérientiels qui ne peuvent parfois êtres tracés par aucune technique pour la simple raison qu'ils ne sont pas matériels. Cette valorisation de l'immatériel, de l'inconnu, de l'imprévisible sera pertinente en ce sens que pour le locuteur, elle favorisera une posture de compréhension ontologique des phénomènes du monde. Dans cette logique, la recherche scientifique conduirait à un renouvellement permanent des connaissances qui seraient dès lors situées à chaque fois, puisque l'approche adoptée épouse les méandres de la socialité et de la diversité constitutives de l'humain.

¹¹ Annonce sur *Canal2 International* (une chaîne de télévision basée à Douala) dans les années 2002-2010.

Bibliographie

- ADAM, J.-M. (2004). *La linguistique textuelle, Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, A. Colin.
- BULOT, T. (2002). « La double articulation de la spatialité urbaine : « espaces urbanisés » et « lieux de ville » en sociolinguistique », *Marges Linguistiques* 3, pp. 91-105.
- BULOT, T. (2008). « Une sociolinguistique prioritaire. Prolégomènes à un développement durable urbain et linguistique », URL : www.lrdb.fr.
- BULOT, T. et VESCHAMBRE, V. (dirs.) (2006). *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan.
- BULOT, T. et VESCHAMBRE, V. (2006). « Sociolinguistique urbaine et géographie sociale : hétérogénéité des langues et des espaces » in Sechet, Raymonde et Vincent Veschambre, *Penser et faire la géographie sociale. Contribution à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes, PUR, 305-324. URL <http://books.openedition.org/pur/1924>.
- CHANTEPIE, P. et A. LE DIBERDER (2005). *Révolution numérique et industries culturelles*, Paris, La Découverte.
- COULON, A. (1992). *L'Ecole de Chicago*, Paris, PUF.
- DEBONO, M. (sous presse). « Représentations et traitement des corpus numériques linguistiques : quid des représentations du chercheur ? » in Debono (ed.), *Corpus linguistiques numériques et sens : enjeux épistémologiques et politiques*, Bern, Peter Lang.
- DEVEREUX, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode*, Paris, Flammarion.
- FÉRAL, C. de (2007). « Décrire un "parler jeune" : le cas du camfranglais (Cameroun) », *Le Français en Afrique* N°21, pp. 257-265.
- FÉRAL, C. de (2006). « Etudier le camfranglais : recueil des données et transcription », *Le Français en Afrique* N° 21, pp. 211-218.
- FEUSSI, V. (2006). *Une construction du français à Douala-Cameroun*, Thèse de Doctorat, Université François Rabelais de Tours.
- FEUSSI, V. (2007). « A travers textos, courriels et tchats : des usages de français au Cameroun », *Glottopol* n°10, pp. 70-85.
- FEUSSI, V. (2008). « Le francanglais comme construction socio-identitaire du « jeune » francophone au Cameroun », *Le Français en Afrique* n°23, pp. 33-50.
- FEUSSI, V. (sous presse). « Les pratiques linguistiques numériques / électroniques : une source d'angoisse pour les linguistes ? » in Debono M. (ed.), *Corpus linguistiques numériques et sens : enjeux épistémologiques et politiques*, Bern, Peter Lang, coll. Gram-R-Études de linguistique française, pp. 119-143.
- FEUSSI, V. et de ROBILLARD, D. (à paraître). « La francophonie : prolégomènes à une perspective de la réception » in Ursula Reutner, *Francophonie, Manuals of Romance Linguistics*, de Gruyter.
- GADAMER, H.-G. (1976). *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil.
- GRAFMEYER Y. et I. JOSEPH (éd.) (1979). *L'école de Chicago*, Paris, Aubier.
- JODELET, D., (dir.) (1989), *Les représentations sociales*, Paris, PUF.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2001). *La Langue et le citoyen*, PUF.

- KSENYA, L., F. (2007). « La construction de l'illusion : mécanismes linguistiques et cognitifs qui assurent la compréhension métaphorique du clavardage », in Gerbault, Jeannine (ed.), *La langue du cyberspace : de la diversité aux normes*, Paris, L'Harmattan, pp. 137-147.
- LATOURE, B. (1996). *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux Faitiches*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.
- HELOT, C., M. BARNI, R. JANSSENS and C. BAGNA, eds. (2013). *Linguistic Landscapes, Multilingualism, and Social Change: Diversité des approches*, New York, Peter Lang Verlagsgruppe.
- MONDADA, L. (2003). « La polyphonie urbaine produit des ordres multiples de la ville » in *Urbanisme* 19, Numéro hors série, pp. 8-15.
- PANCKHURST, R. (2007). « Discours électronique médié : quelle évolution depuis une décennie ? » in Gerbault, J. (ed.), *La langue du cyberspace : de la diversité aux normes*, Paris, L'Harmattan, pp. 121-136.
- RICŒUR, P. (2010). *Ecrits et conférences 2. Herméneutique*, textes rassemblés et annotés par D. Frey et N. Stricker, Paris, Seuil.
- ROBILLARD, D. de (2008). *Perspectives alterlinguistiques*, Tome I, *Démons*, Tome 2, *Ornithorynques*, l'Harmattan.
- ROBILLARD, D. de (2009). « Réflexivité : sémiotique ou herméneutique, comprendre ou donner signification ? Une approche profondément anthropologique », *Cahiers de sociolinguistique*, N° 14, pp. 153-175.
- ROBILLARD, D. de (2012). « Diversité, sens : enjeux », in Debono, M. et Goï, C. (éds.), *Regards interdisciplinaires sur l'épistémologie du divers. Interculturel, herméneutique et interventions didactiques*, Fernelmont, Éditions Modulaires Européennes, pp. 195-216.
- ROBILLARD, D. de (2014). « Prendre la pluralité au sérieux avec Michel de Certeau : de l'histoire à des sociolinguistiques de la réception », *Cahiers Internationaux de Sociolinguistique* N°5, pp. 23-40.
- ROMERO, C. (2010). « La répétition dans le discours publicitaire », in Alexandra-Flora Pifarré et Sandrine Rutigliano-Daspét (éds.), *Actes de journées d'étude*, Chambéry : 16-18 avril 2007, École doctorale 5, Université de Savoie, pp. 45-65.
- SORBIER, L. (2006). « Quand la révolution numérique n'est plus virtuelle... », *Esprit*, n°5, pp. 121-127.
- SPAETH, V. (2014). « La question de l'autre en didactique des langues », *Glottopol* N°23, pp. 160-172.
- VIAL, S. (2013). *L'Être et l'écran. Comment le numérique change la perception*, Paris, PUF.
- VITALIS A. (2007). « Actualités de Jacques Ellul : la communication dans le contexte d'une société technicienne », *Hermes, La Revue* 2/2007 (n°48), p. 163-170. URL: www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2007-2-page-163.htm.